

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°24 – janvier/février 2010

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2010

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

LA PRÉSENCE SURNATURELLE DE DIEU DANS LES ÂMES

Dieu est donc présent dans la pierre que voici, et lui donne, par son action immédiate, d'être ce qu'elle est : une pierre.

Mais Dieu, dans sa bonté infinie, a voulu créer des êtres « à son image et à sa ressemblance », qui, surélevés par la grâce, Lui sont beaucoup plus proches que ces choses inférieures auxquelles Il ne communique que l'être naturel. Dieu est esprit pur. Il a donc intelligence et volonté, et Il a créé à sa ressemblance des êtres qui ont aussi l'intelligence et la volonté, afin qu'Il pût, non seulement être présent en eux comme en toutes choses, mais, – en les élevant à l'ordre surnaturel par la grâce, – se communiquer à eux tel qu'Il est.

Ainsi Dieu est présent dans les choses matérielles, et leur donne l'être naturel ; dans les créatures raisonnables, Il a voulu, par une générosité toute gratuite, être présent de telle sorte qu'Il ne leur communiquât pas seulement l'être naturel, mais SON ÊTRE A LUI, qu'Il les divinisât.

Dieu n'était pas obligé de se donner ainsi. Mais Il est la Bonté même et le bien cherche à se répandre (« le bien est diffusif de lui-même »). Dieu est comme un feu qui ne peut se retenir, qui doit se communiquer à tout ce qui est combustible : « *Notre Dieu est un feu qui consume* » (Deut., IV, 24).

Ce feu, Notre-Seigneur est venu le porter sur la terre : « *Et le verbe s'est fait chair* ». Nous savons pourquoi ! « *Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'elle brûle* » (Luc, XII, 49). Il a souffert pour nous obtenir la grâce, pour nous rendre susceptibles d'être incendiés par ce feu divin. Nous sommes préparés de la sorte lorsque nous avons écarté tout obstacle à l'action divine. Le plus grand de ces obstacles est le péché : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure* » (Jean, XIV, 23).

Notre-Seigneur ne nous a pas seulement mis en communication avec la vie du Père, mais Il a voulu rester parmi nous, dans la sainte Eucharistie, pour augmenter par la sainte

Communion cette même vie : « *Personne ne vient au Père que par moi* » (Jean, XIV, 6). Jésus est la voie, et la voie unique ; vouloir atteindre la vie divine sans Lui, serait présomption et illusion. Plus nous serons nourris de l'amour de sa sainte Humanité, plus nous aurons médité ses exemples, plus aussi la vie divine augmentera en nous : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment* » (Jean, X, 10).

Par un Chartreux

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES *AMIS DE DIEU*

Après l'édition dans les précédents *Cahiers* d'un article de Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », paru dans *La Revue d'Alsace*, en 1856, nous poursuivons la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland avec des extraits de la thèse d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

Ces recherches paraissent anciennes, et leurs auteurs sont parfois revenus sur telle ou telle de leurs affirmations concernant en particulier l'identité de l'Ami de Dieu de l'Oberland, ou sa retraite ; il n'en reste pas moins que s'appuyant sur des documents inédits pour la plupart, ils ont apporté l'un et l'autre à l'étude de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland à peu près l'essentiel de nos connaissances actuelles.

Nous tenons pour notre part à la distinction qu'ils ont soutenue de toutes les manières possibles entre Rulman Merswin et son mystérieux maître – qui fut peut-être aussi le maître de Jean Tauler –, l'Ami de Dieu de l'Oberland, contre ceux qui, parmi les Dominicains entre autres (DENIFLE), ont prétendu que ce dernier était une invention du pieux banquier strasbourgeois.

J.M.

LES
AMIS DE DIEU
AU QUATORZIÈME SIÈCLE

PAR

AUGUSTE JUNDT

DOCTEUR EN THÉOLOGIE



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

G. FISCHBACHER, SUCCESSEUR

33, RUE DE SEINE, 33

—
1879

INTRODUCTION

C'est à tort qu'on s'est parfois représenté les amis de Dieu comme ayant formé une secte ou une association religieuse particulière, dirigée par un chef et organisée en vue d'un but déterminé. Ce nom a été donné principalement au quatorzième, souvent encore au quinzième siècle, à tous les hommes qui se sont distingués par leur piété et leur attachement à Dieu, à quelque époque qu'ils aient vécu, tels que Moïse, Élie, les apôtres, les martyrs, les saints et les bienheureux. Il a été employé spécialement par les écrivains mystiques pour désigner les personnes qui ont partagé leurs doctrines et pratiqué leurs préceptes. Dans cette acception plus restreinte, il présente une grande analogie avec l'appellation moderne de piétistes. Le grand courant réaliste, qui sous l'impulsion d'Albert-le-Grand et de Thomas d'Aquin avait traversé l'ordre des

dominicains au treizième siècle, s'était transformé en un courant mystique non moins puissant. Eckhart, Tauler, Suso, Nicolas de Strasbourg avaient tiré de la théologie réaliste de leurs devanciers une conception plus profonde et par certains côtés plus vraie de la vie religieuse ; ils avaient entrevu quel degré d'intimité les rapports entre l'âme et Dieu sont susceptibles d'acquérir par l'idée de la parenté originelle et de l'union finale du Créateur et de la créature, et ils s'étaient fait un devoir de répandre parmi le peuple, par leurs doctrines mystiques, les tendances ascétiques et contemplatives, parfois aussi apocalyptiques et quiétistes de leur piété. Ils étaient puissamment secondés dans leur œuvre par les circonstances particulièrement douloureuses dans lesquelles se trouvait la chrétienté depuis le commencement du quatorzième siècle, et qui prédisposaient favorablement les esprits à l'égard de leurs enseignements. Après l'humiliation de la papauté à Anagni, était venue sa « captivité » à Avignon, prélude du grand schisme. Puis, en Allemagne, avait éclaté la guerre civile entre les deux empereurs Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, en attendant que se rouvrit pour celui qui sortirait victorieux de cette lutte la grande querelle du saint-siège et de l'empire, dont l'issue devait être si funeste à la fois aux deux pouvoirs rivaux, et qui devait faire peser pendant tant d'années l'excommunication sur l'empereur et l'interdit sur les populations. La seconde moitié du siècle devait être marquée par des calamités d'un autre genre, par des inondations, des tremblements de terre, notamment celui de l'année 1356, par de fréquentes apparitions de la peste, dont une surtout, celle de l'an 1348, devait laisser, sous le nom de *mort noire*, un souvenir ineffaçable dans l'esprit des populations. Ces malheurs frappèrent vivement l'imagination des hommes. Plus d'un rentra en lui-même et songea à faire sa paix avec Dieu, non par les moyens ordinaires recommandés par le clergé officiel, mais par une expiation personnelle de ses péchés, témoin les longues bandes de Flagellants qui sillonnèrent alors l'Allemagne et la France. Le terrain était on ne peut mieux préparé pour une diffusion rapide des doctrines mystiques ; aussi voyons-nous s'allumer de tous côtés, dans les monastères et au sein des populations des villes, des foyers nouveaux de vie religieuse. Les réunions pieuses, nous dirions volontiers les conventicules, se multiplient ; partout les prédicateurs mystiques reçoivent l'accueil le plus empressé ; leurs sermons sont notés avec soin et copiés par des disciples enthousiastes ; la piété des laïques se manifeste par de nombreuses fondations charitables. Les associations religieuses ainsi formées se groupent d'ordinaire autour de quelque personnalité marquante, dont l'histoire a

conservé le nom. Souvent elles entrent en rapport les unes avec les autres, tout en conservant leur indépendance réciproque. Leurs membres se communiquent des ouvrages religieux, échangent des lettres et quelquefois même des présents. Tous ceux qui ont pris part à ce grand mouvement spirituel ont été appelés par leurs contemporains et se sont appelés eux-mêmes *amis de Dieu*, d'après le passage Jean XV, 13 à 15, qui leur paraissait exprimer d'une manière frappante l'intimité du rapport dans lequel ils étaient entrés avec le Seigneur depuis qu'ils avaient cessé d'être ses « serviteurs » mercenaires pour devenir ses « amis », depuis que Christ leur avait fait connaître « tout ce qu'il avait entendu de son Père ».



LES AMIS DE DIEU DE LA HAUTE ALLEMAGNE

Strasbourg a été pendant tout le cours du quatorzième siècle un des principaux centres de la vie mystique. Eckhart déjà, dans les documents qui se rapportent à son séjour dans cette ville pendant les années 1312 à 1317, parle dans un langage d'une haute éloquence des « amis que Dieu s'est élus et qui vivent dans sa mystérieuse intimité ». Il décrit l'humilité de leur condition terrestre, tandis que leur vie intérieure, inconnue au commun des hommes, se déroule au sein des splendeurs de la divinité ; il exalte les bénédictions que leur présence attire sur les pays qu'ils habitent, « eux, dont l'activité d'un seul instant a plus de prix dans l'éternité que toutes les bonnes œuvres extérieures qui ont jamais été faites » ; il rappelle la vénération qui doit s'attacher à ceux qui demeurent dès

ici-bas auprès de Dieu « dans la salle d'honneur de son château royal », – et il conjure ses auditeurs d'apprendre à les reconnaître et à « aimer Dieu en eux », de les traiter miséricordieusement et de leur donner tout ce qui peut leur faciliter l'existence, car leur refuser un bien quelconque serait les frustrer de ce qui leur revient de droit, puisque « Dieu leur appartient avec toute sa puissance et avec toutes les créatures qu'il a jamais produites. » Le développement de la vie mystique fut puissamment secondé à Strasbourg par les prédications de Tauler. Grâce au long séjour que le puissant orateur fit dans cette ville depuis l'an 1340 environ jusqu'à sa mort, ce genre de piété jeta de profondes racines dans la population strasbourgeoise. Le traité XIII nous apprend que Tauler possédait à Strasbourg un parti considérable, avide de recevoir ses enseignements, et que son influence s'étendait bien au delà des murs de sa ville natale. Rulman Merswin ne devait pas tarder à ouvrir dans sa patrie, sur les conseils du laïque de l'Oberland, un asile permanent aux tendances religieuses des amis de Dieu, par la fondation du couvent de l'Ile-Verte. C'est dans cette maison que le mysticisme strasbourgeois se concentra de plus en plus vers la fin du siècle.

En 1323, les amis de Dieu de Strasbourg contribuèrent de leurs dons à la fondation du couvent de franciscaines de Wittichen, près de Schiltach dans la Forêt-Noire. La sœur Lutgarde, béguine à Oberwolfach, entreprit la construction de cet établissement à la suite de plusieurs visions, dont la dernière est fort remarquable comme description allégorique des maux dont souffrait alors la société chrétienne. Conduite dans un lieu désert par une main invisible, Lutgarde aperçut étendu sur le sol un homme au visage blême, aux membres meurtris et paraissant tout près d'expirer. Survint une femme accablée de douleurs, au visage ridé et à la démarche chancelante, qui lui dit : « Mon enfant, viens auprès de ton père. Je suis ta mère, la chrétienté. Vois comme je suis brisée : les méchantes paroles et les mauvaises actions des hommes m'ont réduite en cet état ! » Elle la prit par la main et la conduisit auprès de l'homme couvert de blessures, qui lui dit : « Je suis ton père, le Christ. » Lutgarde s'écria : « Mon père, je croyais que tu avais surmonté depuis longtemps tous tes labeurs, et que tes blessures étaient guéries. » Mais l'homme répondit d'une voix plaintive : « Chère enfant, j'ai surmonté quant à moi-même tout labeur et toute souffrance ; mais sache que je n'ai jamais éprouvé plus grande douleur et peine en mes membres. Tu peux me venir en aide en mourant à ta volonté propre, en méprisant toute joie passagère, et en construisant en ce lieu-ci la maison dont je t'ai parlé depuis

longtemps. Je veux en être moi-même le chef ; tu en seras le pain spirituel. » Lutgarde obéit ; elle quitta le béguinage dans lequel elle avait mené pendant vingt ans la vie de recluse, et entreprit plusieurs voyages en Alsace et en Suisse pour réunir les fonds nécessaires à la réalisation de son œuvre. En 1328 elle acheva la construction de son couvent, aux destinées duquel elle présida jusqu'à sa mort en 1348. Elle partageait les tendances mystiques des amis de Dieu, et paraît avoir eu pour conseiller spirituel un ermite des environs de Ribeauvillé du nom de Gérard. Celui-ci lui écrivit plusieurs lettres sur diverses questions théologiques, entre autres sur la prédestination divine, doctrine qui semble avoir vivement préoccupé Lutgarde et dont l'ermite Gérard s'efforce d'établir la vérité en invoquant la liberté absolue et la toute-puissance de Dieu.

L'élément apocalyptique a également joué un grand rôle dans la vie intérieure de Lutgarde, preuve que les préoccupations relatives à l'avenir de l'Église commençaient dès cette époque à travailler l'esprit des amis de Dieu de l'Allemagne supérieure. Souvent elle a eu des visions au sujet de calamités qui devaient sous peu frapper la chrétienté : elle se rendait alors auprès de personnes pieuses du voisinage et avec elles priait Dieu de lui faire connaître le moyen d'apaiser sa colère ; quand ce moyen lui était révélé, elle louait Dieu « d'avoir voulu que ses plus chers amis le fléchissent par leurs prières. » L'exemple de sa vie amena bien des gens à se convertir. Elle qui autrefois avait gémi sur le petit nombre de ceux pour qui « Dieu nourrit une affection particulière, elle eut souvent l'occasion de sauver des âmes du désespoir, témoin ce comte expirant auquel elle dit, après lui avoir rappelé les souffrances et la miséricorde du Seigneur : « Mon fils, donnez-moi tous les péchés que vous avez commis et prenez toutes les bonnes actions que j'ai accomplies, et ne désespérez pas de Dieu : il vous viendra en aide ! » Son biographe ajoute que le comte mourut en paix, « sauvé par la miséricorde divine ». Des passages comme celui qui précède montrent qu'il ne faut pas trop se hâter de ranger les amis de Dieu parmi les précurseurs directs de la Réforme : quelque profondeur de vie religieuse que l'on rencontre chez eux, l'essence de leur piété appartient encore au moyen âge.

En 1345, sinon déjà auparavant, les amis de Dieu de Strasbourg entrèrent en relations avec ceux de Bâle. En cette année, le prêtre Henri de Nördlingen, qui était un des principaux représentants du mysticisme bâlois, arriva à Strasbourg. Il fit sans doute à cette occasion la connaissance de Rulman Merswin, dont la famille tenait une place marquante dans les cercles pieux de la localité. Il paraît qu'il y parla non seulement de ses amis de Bâle,

mais encore de ceux qu'il comptait dans sa patrie, notamment de sa grande amie spirituelle Marguerite Ebner, dominicaine à Medingen près de Donauworth, car deux ans plus tard la femme de Rulman, Gertrude de Bietenheim, le chargeait de faire parvenir à celle-ci un présent de drap blanc « pour une robe et un scapulaire ». Le terme de « notre grande amie », dont il se sert en 1347 à l'endroit de Gertrude, dans sa lettre à Marguerite Ebner, permet de supposer qu'il la connaissait déjà depuis quelque temps. En 1345, Henri de Nördlingen avait fait parvenir à Medingen une *Épître sur la robe de Dieu*, qui avait été communiquée aux amis de Dieu de Bâle par leurs grands amis des Pays-Bas, avec la recommandation de la transmettre dans d'autres cercles religieux. Cinq ans plus tard, Jean Ruysbrœk envoyait à Strasbourg son traité *De la magnificence des noces spirituelles*. Dès le milieu du quatorzième siècle, des rapports directs étaient donc établis entre Strasbourg, Bâle, la Bavière et les Pays-Bas ; la vie mystique circulait librement dans toute la vallée du Rhin, jusque dans les contrées du Danube supérieur.

Auguste JUNDT



LA VISIONNAIRE DE PREVORST
(Deuxième partie)



Frédérique Hauffé

Cette faculté de converser avec les Esprits était commune à la plupart des membres de la famille de Frédérique ; son frère surtout l'avait, bien qu'à un moindre degré et sans qu'on pût remarquer chez lui les phénomènes catalytiques qui se manifestaient chez la visionnaire. Ainsi je l'ai souvent entendu raconter plusieurs apparitions simultanées qui l'avaient frappé avec sa sœur. Un jour, comme nous causions, il s'interrompit tout à coup en s'écriant : « Silence ! un Esprit vient de traverser cette chambre pour se rendre chez ma Sœur. » Et presque au même instant, nous entendîmes Frédérique qui s'entretenait avec le fantôme.

Les personnes qui veillaient dans la chambre de Frédérique lorsqu'une apparition survenait, en avaient le sentiment par des rêves étranges, dont elles parlaient le lendemain. Chez d'autres, la venue des Esprits excitait un malaise général, une suffocation, parfois des tiraillements dans l'épigastre qui allaient jusqu'à d'effrayantes syncopes. Frédérique prétendait aussi qu'aux organisations nerveuses qui recherchent le commerce des Esprits, l'hiver est un temps plus favorable que l'été, l'homme vivant davantage en lui-même pendant l'hiver, et concentrant dans le foyer intérieur des facultés qu'il dissémine aux beaux jours. Une chose certaine, c'est que la vie *tellurique* domine alors, et que l'époque des apparitions date surtout du solstice d'hiver. De là, dans les livres saints, le sens mystique de l'Avent, et de ces douze nuits, à partir de Noël jusqu'au 6 janvier, qu'on désigne comme la période que les Esprits affectionnent.

La plupart du temps, ces Esprits menaient avec eux des bruits appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là par hasard. C'étaient d'ordinaire comme de petits coups secs frappés sur la muraille, les tables et le bois du lit. Tantôt on croyait entendre des pas sur le carreau, tantôt vous eussiez dit le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instants, c'était comme un bruit de sable qu'on tamise ou de cailloux qu'on jette, bruit qui ne laissait point d'être accompagné d'effet ; une fois entre autres, d'énormes plâtras se détachèrent du plafond et tombèrent à mes pieds. Il est à remarquer que ces bruits ne s'entendent pas seulement dans la chambre de la visionnaire, mais dans toute la maison, et principalement dans mon appartement, qui se trouvait juste à l'étage au-dessus. Tant que durait la rumeur, Frédérique, d'ordinaire, ne voyait rien ; l'apparition ne commençait pour elle qu'un moment après. Moi-même, je me souviens parfaitement d'avoir vu un Esprit à la place que Frédérique m'indiquait. Je ne dirai pas que j'en aurais pu, comme elle, définir la figure et les moindres traits ; c'était plutôt

pour moi une forme grise et incertaine, une colonne vaporeuse, de la grandeur d'un homme debout au pied du lit de la visionnaire, et lui parlant tout bas. J'appris ensuite par Frédérique que cet Esprit la visitait ce jour-là pour la troisième fois. Consultez les récits des autres visionnaires, et vous serez étonné de les voir tous s'accorder avec ce que rapporte la cataleptique de Prevorst touchant ces bruits qui d'ordinaire accompagnent les apparitions surnaturelles, et qu'il faut prendre peut-être pour de malicieuses espiègleries de ces Esprits, qui, fort bornés du reste dans leur manière d'agir sur le monde sensible, s'évertuent à marquer leur présence par quelque phénomène, chaque fois qu'il leur arrive de forcer les limites de notre cercle solaire. Frédérique prétendait aussi que plus un Esprit est sombre et ténébreux, plus il possède en lui la faculté de se manifester par le tapage et ces manœuvres fantastiques ; car, disait-elle, ils ne peuvent atteindre que par l'esprit des nerfs à des résultats semblables, et c'est surtout chez les Esprits encore peu avancés dans la purification qu'il domine. Cet esprit des nerfs, invisible aux yeux comme l'air, appartient, en tant que substance éthérée, aux forces de la nature, à ses forces organiques plutôt que physiques. L'esprit des nerfs comprend en lui le principe énergétique, intense, de l'activité que nous nous sentons. Nos muscles ne seraient qu'une chair inerte, si la puissance organique de l'esprit des nerfs ne les poussait à la contraction. La force de résistance que nous développons lorsqu'il nous arrive de gravir une montagne, ou de soulever un fardeau, vient en droite ligne, non pas des muscles, mais de l'esprit des nerfs qui leur communique son énergie, car l'aptitude des fibres à se contracter ne saurait en aucune façon passer pour une force. A l'instant seulement où l'esprit imprime aux fibres la volonté, la force de contraction se manifeste. Or, tant que nous n'entrons en rapport avec l'objectivité que par l'intermédiaire d'un corps, il est tout simple que l'énergie de cet esprit des nerfs n'éclate que par lui. Cependant il pourrait se faire (et c'était la théorie de la visionnaire) qu'à la chute du corps cette puissance organique supérieure, essentielle, s'unît dans l'air à un principe spirituel, et parvint de la sorte à agir sur le monde sensible et la matière, et par conséquent à produire des phénomènes physiques du genre de ceux dont nous avons parlé.

Voilà par quels arguments je voudrais combattre les incrédules qui s'étonnent et vous demandent, le sourire sur les lèvres, comment il peut arriver qu'un Esprit ouvre une porte, soulève un poids et le laisse tomber ? Mais j'oubliais que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie et mensonge, que Frédérique n'était qu'une aventurière, et que je ne suis, moi, qu'un imposteur ! J'ai visité

Frédérique plus de trois mille fois, j'ai passé des heures, des jours entiers à son chevet, j'ai connu ses parents, ses amis, toutes ses relations dans ce monde, elle a vécu sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, elle est morte dans mes bras, et des gens qui ne l'ont jamais ni visitée, ni vue, des gens qui parlent d'elle comme l'aveugle des couleurs, vont crier ensuite au mensonge, à l'imposture !

Frédérique ne parlait jamais de ces apparitions sans y avoir été poussée ; il fallait la supplier, insister vivement. Quand elle cédait, c'était plutôt par grâce pour moi et les personnes que je lui amenais, et je dois dire qu'elle le faisait alors avec une simplicité, une persuasion intérieure, auxquelles ne résistaient pas les plus incrédules. Elle se sentait souvent si affligée de ce don surnaturel (à cause des bruits calomnieux qu'il éveillait de toutes parts), qu'elle ne se lassait pas de prier Dieu de le lui retirer. Dans une lettre qu'elle écrivait à un ami se trouve ce passage : « Hélas ! que ne suis-je en état d'empêcher que ces Esprits s'occupent de moi et me visitent ! Mon état s'allègerait de beaucoup si je pouvais les éloigner, ou seulement savoir que d'autres en ont la révélation, ce que je ne souhaite à personne, Dieu m'en garde ! Il y a des moments où je me sens si seule, si abandonnée, si méconnue de tous les côtés, que je voudrais mourir ; cependant je me dis que c'est la volonté du Seigneur et je me tais. »

« Si l'on pesait les avantages et les inconvénients qui peuvent résulter d'une organisation douée de la faculté double de vivre à la fois dans ce monde visible et dans l'autre, dit Kant à peu près dans le même sens, on verrait que c'est là un présent du ciel qui ressemble assez à celui dont Junon voulut doter le vieux Tirésias, qu'elle rendit aveugle afin de lui octroyer le don de prophétie ! »

« Quiconque s'approchait de Frédérique, trouvait en elle une conscience religieuse et pure. Le merveilleux s'exhalait de sa bouche avec simplicité, naïveté, candeur, sans qu'elle ait jamais cherché à éveiller le moins du monde l'intérêt ou la curiosité. Elle disait ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait ; on allait au fond de la chose, et la chose était vraie. Je ne citerai ni deux ni vingt témoins à l'appui de ce que j'avance, mais tous ceux qui l'ont connue¹.

¹ Rappelons ici les paroles de Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus* : « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me présenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après, la visionnaire tomba dans un sommeil magnétique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet état merveilleux, et je puis le dire, dans sa plus pure et sa plus belle manifestation. C'était un visage d'une expression souffrante, mais élevée et tendre, et comme inondé d'un rayonnement céleste ; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte

Jamais je n'ai surpris en elle aucun désir de convaincre les gens de la réalité de ses apparitions. « Une semblable croyante, disait-elle souvent, n'importe nullement à la religion, et l'homme n'en a pas besoin pour croire en Dieu. Il me suffit de garder pour moi cette conviction profonde, je n'ai que faire d'y vouloir convertir les hommes, et quand ils appellent hallucination, illusion, délire, cette vie spirituelle à laquelle j'assiste, je me soumets et les laisse dire. Par malheur, ma vie a été faite ainsi, que je plonge dans ce monde invisible, et que lui plonge en moi, et que je suis seule à prendre part à cette existence surnaturelle à laquelle nul ne veut croire, car rien ne s'efface plus vite du cerveau de l'homme que l'idée de ces sortes d'apparitions et de fantômes. Je le sais par ma propre expérience, il m'arrivait ainsi dans le commencement. »

Il n'est pas, en effet d'impression que le tumulte de la vie dissipe plus rapidement. « Ces impressions, dit Novalis, provoquent, au moment même où elles nous affectent, une inspiration soudaine, une sorte d'état magnétique qui, une fois évanoui, le rapport ayant cessé, laisse le cerveau, instantanément ébranlé, rentrer dans ses anciens droits et reprendre son miroir analytique ; au point que nous finissons par nous persuader que nous avons été les jouets d'une illusion. »

Nous ne suivront pas le docteur dans l'appréciation des différents effets produits par les substances physiques sur le sujet soumis à ses observations, non plus que dans les définitions du cercle solaire et du cercle vital. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à ce livre singulier, un des plus étranges, et, nous pouvons le dire, des plus consciencieusement élaborés qu'on ait jamais produits en pareille matière. Mais qu'il nous soit permis de nous arrêter un

de récitatif ; une abondance de sentiments qui débordaient et qu'on aurait pu comparer à des bandes de nuées, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'âme, ou bien encore à des brises mélancoliques ou sereines s'engouffrant dans les cordes d'une merveilleuse harpe éolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'à ces longs entretiens poursuivis avec des Esprits invisibles, bienheureux ou réprouvés, il n'y avait point à en douter, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle ; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuadé comme je l'étais qu'aussitôt que ma main poserait dans la sienne, toute ma pensée, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose, qu'il m'importerait de dérober, il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. »

instant à cette langue mystérieuse à laquelle, au dire de Kerner, la cataleptique de Prevorst revenait sans cesse, dans ses extases, et dont presque tous les êtres qui ont vécu de la seconde vie, Jacob Böhm, par exemple, et tant d'autres inspirés et visionnaires, ont toujours paru si puissamment préoccupés.

« Frédérique parlait, dans son demi-sommeil, une langue bizarre qui semblait avoir quelque rapport avec les langues orientales. Elle disait que cette langue était en elle de nature, que tout homme en avait, au plus intime de son être, la tradition innée, et qu'elle se rapprochait de celle qu'on parlait au temps de Jacob. Cette langue avait son foyer dans les nombres intérieurs de l'homme, et chez elle les verbes fondamentaux de l'existence tant intérieure qu'extérieure consistaient dans les chiffres 10 et 17. Cette langue était en outre sonore, et dans ses expressions très-conséquence, de sorte qu'en s'y appliquant un peu, on arrivait à la comprendre. Frédérique disait souvent que cette langue était la seule qui rendit ses sensations les plus intimes, et qu'elle ne pouvait exprimer quoi que ce fût en allemand sans l'avoir d'avance traduit de cette langue intérieure. Elle pensait dans cette langue, mais pas avec la tête, car cette langue semblait monter des profondeurs d'elle-même. Aussi, lorsqu'il se présentait des noms, des qualités qui manquaient dans cette langue, éprouvait-elle les plus grandes difficultés, au point de renoncer souvent à les rendre... Elle ne parlait et n'écrivait dans cette langue qu'à l'état de demi-sommeil : pendant la veille il n'en restait plus trace ; mais aussi, chaque fois qu'elle écrivait, le sens des mots lui redevenait clair, et jamais elle ne se démentait dans son style. Voulait-on lui entendre nommer une chose dans cette langue, sans qu'elle fût disposée à le faire de son propre mouvement, il suffisait alors de la lui présenter, et le mot se dégageait de son sein. « Ce mot, disait-elle ensuite, a cet avantage sur le nom vulgaire, qu'il contient en lui l'expression des propriétés et de la valeur des choses. » Ainsi, les noms qu'elle donnait aux gens dans cette langue intérieure résumaient presque toujours leur nature. Les philologues trouvaient dans cette langue des rapports non équivoques avec le copte, l'hébreu, l'arabe et l'égyptien. Les caractères de cette langue s'alliaient toujours pour Frédérique à des nombres. « Si je me sers de cette langue intérieure, disait-elle, sans que ce soit pour exprimer quelque chose de profond et qui m'affecte sensiblement, je me passe de chiffres, mais alors il me faut plus de mots et de *crochets*. Le mot que je n'affermis pas d'un chiffre est pour moi d'une médiocre importance, il exprime bien ce que je veux dire, mais sans aucune signification profonde. Le nom de

Dieu, par exemple, me paraît incomplet, à moins que les chiffres ne l'accompagnent, car alors seulement il me représente Dieu dans tout son être, il semble que les chiffres illuminent le verbe et vous conduisent dans ses profondeurs. Les nombres sans caractères me sont au fond plus sacrés que les mots. Dans les circonstances insignifiantes, on n'emploie pas les nombres, mais je sens que je n'aurai jamais d'une chose une idée complète, harmonieuse, si je ne les associe aux caractères. » Niera-t-on maintenant qu'il y ait dans ces vagues ressentiments de la visionnaire, de cette humble fille qui n'a jamais rien appris, rien étudié, rien lu, une analogie mystérieuse avec les systèmes numériques des temps primitifs, avec ces nombres sacrés qu'on rencontre si souvent au livre de Moïse 3, 7, 40, par exemple, et dont les prophètes se servent dans leurs combinaisons fatidiques, Daniel, entre autres, dans son ère mystique des soixante-dix semaines ? Et, sans parler ici des traditions génésiaques, toutes pleines de cette langue intérieure, algébrique, qui se retrouve en partie chez les visionnaires, comment ne pas être frappé des rapports presque immédiats qui existent entre cette mystique et les systèmes de Pythagore et de Platon ? « L'âme est immortelle, dit Platon, et elle a un principe arithmétique, de même que le corps un principe géométrique. » Ainsi, d'après Platon, la connaissance des nombres est indispensable à la recherche du bon et du beau. Heureux, selon lui, l'homme qui comprend les nombres et reconnaît l'influence toute-puissante du pair et de l'impair sur la production et les forces des êtres ! – Sans ce présent de la Divinité, dit-il, on ne connaît ni la nature humaine, ni ce qu'elle a de divin et de périssable, ni la vraie religion. Les nombres sont les causes de l'harmonie du monde et de la production de toutes choses. Celui que son nombre abandonne perd toute communauté avec le bien et devient la proie des anomalies. – Et voilà presque mot pour mot le texte de notre visionnaire, qui n'a pas même de sa vie entendu prononcer le nom du philosophe grec. La doctrine pythagoricienne donne les nombres pour aliments à toute chose, à toute science ; Pythagore applique les nombres au monde invisible et dénoue par là plus d'une énigme impénétrable à l'arithmétique moderne. Qu'on essaie aussi de comparer à ses théories les révélations de Frédérique. »

La plupart des illuminés ont pressenti cette loi mystique des nombres dans la nature. Les nombres, dit Saint-Martin, ne sont que la traduction des vérités dont le texte fondamental repose en Dieu dans l'homme et dans la nature. Et Novalis : « Il est plus que vraisemblable qu'il y a dans la nature une mystique des nombres ;

tout n'est-il pas rempli d'ordre, de symétrie, de rapport et de connexion ? »

Autre part, Kerner voit dans ce travail de l'état magnétique un effort pour retrouver la langue primitive, cette langue dont notre âme aurait désormais perdu le secret :

« L'Orient est le berceau de l'humanité, les langues qu'on y parle sont les restes plus ou moins corrompus et tronqués de la langue originelle de l'homme déchu. Quelle autre explication donner à ces mots hébreux et chaldéens, balbutiés par la visionnaire en extase ? « Notre langage moderne, sonore, mais de peu d'expression, disait une autre somnambule, est impuissant à traduire les sensations de l'être intérieur. » Ainsi, jamais vous ne verrez un individu en état de catalepsie se servir de titres conventionnels et de certaines formules en usage dans le monde, dire *vous*, par exemple, à qui que ce soit. « J'aimerais mieux mourir, s'écriait un jour Frédérique dans son sommeil, que d'apostropher quelqu'un autrement qu'en lui disant *tu*. »

Henri Blaze de Bury



LES DERVICHES BEKTACHIS

L'alphabet arabe se compose de vingt-huit lettres ; les Persans y ont ajouté quatre signes, de sorte que l'alphabet arabe employé en Perse, l'alphabet arabe-persan, en comprend trente-deux. Dans chaque lettre de l'alphabet, il y a à considérer deux choses, la forme de la lettre, soit par exemple B, et le nom de cette même lettre, soit *bé*. La forme de cette lettre est un être en soi, qui existe indépendamment du nom qu'on lui donne ; elle est l'*être dénommé*, tandis que *bé* n'est que le nom de cet être. Or c'est un principe de l'enseignement horoufi que le nom est identique à l'être dénommé, que le nom et la chose, l'objet, ne font qu'un.

Il y a, au commencement de certaines sourates du Koran, des lettres isolées dont la signification s'est perdue. Si l'on rassemble en un tableau ces diverses lettres isolées, on voit qu'il y en a quatorze, ce qui est juste la moitié du nombre des lettres arabes. Curieuse coïncidence ! Il n'y a pas de coïncidence, nous dit Fazl-Ullah : tout cela est providentiel ; c'est un effet de la volonté de Dieu ; vous en verrez d'autres exemples. Mais il y a encore d'autres manières de compter. Ainsi, nous avons dit que les lettres isolées du Koran sont

au nombre de quatorze, parce que nous avons compté leurs formes ; mais si nous les appelons par leurs noms, si nous les épelons, par exemple, *alif, lām, rā*, etc., il y a trois nouvelles lettres qui interviennent pour former des noms ; ne cherchez pas, je préfère vous le dire tout de suite ; c'est, *fā, dāl* et *wām*. Faites l'expérience, et vous verrez. Maintenant, des vingt-huit lettres de l'alphabet arabe, retranchez quatorze lettres isolées, plus trois que je viens de déterminer soit dix-sept ; il reste onze. Les nombres onze et dix-sept jouent un grand rôle chez les Horoufis : avez-vous remarqué que le musulman fait dix-sept *rèk'a* par jour quand il est à la ville, et onze quand il est en voyage ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, Fazl-ullah a fait cette observation, et il a trouvé que ce n'était pas naturel, et que c'était une des nombreuses preuves de la vérité de sa mission.

Parmi ces vingt-huit lettres, il y en a qui ne sont composées que d'un seul signe graphique, d'autres en comportent deux (la lettre, plus le point diacritique), d'autres trois et même quatre, selon qu'elles ont deux ou trois points diacritiques. Vingt-huit lettres plus vingt-deux points diacritiques : total, cinquante, nombre des prières imposées d'abord par l'Éternel à Mahomet, dans la célèbre nuit de l'Ascension, nombre réduit à cinq à la suite des sollicitations instantes de l'Envoyé.

Les noms, quels qu'ils soient, peuvent s'analyser de différentes façons. Soit le nom d'ALLAH. Si l'on compte les lettres suivant le nombre de leurs formes, nous dirons qu'il y a cinq lettres dans ce nom. Si nous prenons chaque lettre en l'appelant par son nom, soit *alif, lām, lām*, etc., nous voyons qu'en arabe les lettres composant ces noms, une fois additionnées, donnent le chiffre de quatorze, juste la moitié de l'alphabet ! On peut aussi analyser le même nom en supprimant les lettres répétées : ALLAH se réduit à ALH, c'est-dire à trois lettres, d'après le premier procédé, c'est-à-dire en ne tenant compte que de la forme extérieure de la lettre, et à six, d'après le second, qui consiste à ajouter toutes les lettres entrant dans la composition des noms des formes extérieures, les répétitions n'entrant pas en ligne de compte. On peut aller très loin avec cette méthode ; et en effet, Fazl-ullah en tire des résultats inattendus, dont l'énumération serait fastidieuse.

Voilà pour la technique de l'enseignement. Voyons un peu la métaphysique de ces religieux. « Le monde a toujours existé », nous dit le *Livre des Confidences* ; il est éternel. Voici qui est grave, et l'auteur a bien fait d'écrire cette déclaration dans son patois d'Astérad, sans cela il aurait pu lui en cuire. Il y a donc deux êtres éternels co-existants, Dieu et le monde ? Ou peut-être ne font-ils

qu'un ? Quant à supposer la non-existence de Dieu, c'est impossible, puisqu'il est incarné dans Fazl-ullah. L'auteur a oublié de nous renseigner sur ce point. Le monde se meut par rotation, et cette rotation engendre des cycles qui se répètent toujours dans le même ordre ; ainsi, au début de chaque cycle, il y a un Adam ou premier homme, et un jugement dernier à la fin de chacun. Quand un cycle est terminé, un autre commence, et ainsi de suite sans fin, puisque le monde est éternel. Les phénomènes qui se sont produits dans un cycle se répéteront également dans les autres cycles ; il nous suffit donc d'être renseignés sur notre cycle actuel, pour savoir ce qui s'est passé et se passera dans les autres.

L'enseignement religieux, dans notre cycle, est donné sous trois formes successives : cycle du prophétisme, cycle de la sainteté, cycle de la divinité. Quand l'un est fini, l'autre commence. Le premier, celui des prophètes, va d'Adam à Mahomet ; celui-ci est le dernier des prophètes. Le second, celui des saints, commence à Ali pour se terminer avec le onzième imam, Hasan Askéri (ce qui prouve que Fazl-ullah n'était pas ismaélien, ces sectaires arrêtant à sept le nombre de leurs imams). Le troisième, celui de Dieu, commence avec Fazl-ullah qui n'est autre que Dieu lui-même incarné, pour se terminer avec le dernier de ses descendants, ce qui sera le signal, non de la fin du monde, mais de la fin du cycle actuel et du commencement d'un nouveau.

Dieu s'extériorise dans la personne de l'homme, et plus particulièrement dans son visage, car l'homme a été fait à son image. Ce qui distingue l'homme, c'est la parole ; cette parole se transcrit au moyen des vingt-huit lettres de l'alphabet ; or tout le Koran, qui est la parole même de Dieu, repose sur vingt-huit lettres, pas une de plus ; de sorte que ces vingt-huit lettres ont une valeur toute particulière, puisqu'elles peuvent à elles seules représenter tout le verbe divin.

L'imagination est immortelle et survivra à la destruction du corps ; elle continuera de voir les mêmes images qu'elle a acquises durant la vie, les images bonnes seront pour elles le paradis, les images mauvaises, l'enfer.

La Divinité se manifeste dans chacun des atomes qui composent le monde. La matière se compose de quatre éléments ; quand les éléments s'entrechoquent, il en sort un bruit, une voix, qui est le Verbe divin, le même qui s'est exprimé dans le Koran ; quand les éléments ne s'entrechoquent point, le bruit, la voix n'en existe pas moins *en puissance*, à défaut d'acte.

Sur le culte, nous avons quelques renseignements dus à un Turc observateur et curieux, nommé Ishaq-Efendi, qui a consigné

le résultat de ses recherches dans un opuscule appelé *Kâchêf ul-esrâr* (le Révélateur des mystères).

Nous y voyons qu'à l'encontre des autres derviches, les Bektachis n'ont point de *wird* ni de *zîker*, c'est-à-dire qu'ils n'ont point de ces assemblées où l'on répète la même litanie, ou le même mot, jusqu'à s'étourdir ; ils possèdent encore moins le concert, *simâ'*, la danse qui a rendu célèbres les derviches tourneurs, les disciples du saint Maula de Konia, Djélal-eddin Roûmi. Ils se réunissent chaque matin dans une chambre d'exercice qui se trouve dans la maison de leur chef spirituel appelé *bâbâ* « père ». Ce chef fait préparer pour chacun, par un domestique, un verre de vin, une tranche de pain et un morceau de fromage ; quand ils entrent en séance, les assistants « poussent une grande clameur avec respect et honneur » ; le *bâbâ* prend le verre de vin, le donne à chaque personne qui le reçoit avec un respect parfait, le frotte sur sa figure et ses yeux, et le boit. Il est impossible de ne pas reconnaître, dans cette cérémonie, un rite chrétien dont on trouve aussi la survivance chez les Qyzylbach d'Asie-Mineure. Les Bektachis admettent encore la confession auprès du Bâbâ. Enfin ils ont certaines cérémonies d'adoration, survivance de rites phalliques qui nous ramènent à l'antiquité la plus reculée. Leur religion est donc, comme culte extérieur, un syncrétisme d'anciennes coutumes auquel vient s'appliquer, comme dogmes, un panthéisme assez singulier qui aboutirait à l'adoration de l'homme par l'homme.

En effet, l'homme est un microcosme ; il résume en lui tout l'univers. Comme nous l'avons vu plus haut, Dieu a créé l'homme à son image, il lui a appris les noms de toute chose ; enfin il a ordonné aux anges de se prosterner devant Adam, au témoignage du livre sacré, ce que tous firent, sauf Iblis, comme chacun sait. Dieu aurait-il donné cet ordre s'il ne considérait pas Adam comme sa propre incarnation ? L'homme est le Koran parlant, expression qui semble remonter aux disputes d'Ali avec les Kharédjites, et qui rappelle la lutte éternelle de la lettre et de l'esprit. Son visage est remarquable par sept lignes (autant que de versets dans la *Fâtîha*), les quatre cils, les deux sourcils, les cheveux de la tête². Avez-vous remarqué que les dents sont tantôt vingt-huit, tantôt trente-deux, autant que le nombre de lettres de l'alphabet arabe ou persan ?

C'est avec ces amusements que les Bektachis ont laissé couler les siècles : le mystère dont ils s'entouraient les ont sauvés des persécutions. Ils forment, dans l'Empire ottoman, une communauté restreinte qui ne comptera jamais dans les statistiques officielles, car ils sont réputés musulmans et traités comme tels. Ils ont des mœurs

² [Voir à ce sujet Henry Corbin, *En Islam iranien*, III, Gallimard, 1972, p.256.]

douces et honnêtes ; le prêt des femmes entre coreligionnaires est néanmoins un trait révoltant, qui ne semble pas une imputation calomnieuse de leurs adversaires. Ils forment une de ces nombreuses communautés, les unes reconnues, les autres non, que la tolérance de l'Islam a laissé vivre sur un sol approprié par la conquête, mollement administré par un pouvoir faible malgré sa violence d'autrefois, parce qu'il ne reposait pas sur une conception scientifique de l'organisation d'un État.

Clément Huart

LIBRES DESTINATIONS

LITHUANIE

Venez, je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Liétuva, la Lithuanie, la terre de Gedymin et de Jagellon. Le ciel tiède et pâle de la pensive contrée qui s'ouvre devant nous a toutes les fraîcheurs du regard des races primitives, il ignore la somptueuse tristesse de mûrir. Après la léthargie des sept mois d'hiver, il s'éveille en sursaut à la beauté soudaine du printemps et, dès la mi-septembre, ce renouveau fécond qui n'a point engendré d'été, rappelle par la voix des corbeaux le long hiver de sept mois. Alors le parfum de miel de l'été lithuanien fait de nouveau place à cette odeur d'automne qui est comme l'âme de la Lithuanie. Senteur douce-amère, comme d'un vieil arbre renversé et enseveli sous la mousse, comme d'une ruine après l'averse de fin d'été. Une lumière blafarde enveloppe la plaine, une brume de soufre se couche sur les forêts, la pâleur de l'idée fixe noie la force silencieuse du soleil. Le traîneau, bien qu'il n'y ait pas de neige encore, remplace la charrette sur les chemins noyés. L'odeur du lin pourrissant dans la rivière s'étend sur les campagnes. Enfin la neige de novembre fait son apparition et les chiens de garde reprennent leurs interminables colloques du soir avec les loups de la vieille forêt perdue dans le brouillard.

LA MARRAINE

Il était une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui cherchaient en vain du travail et priaient jour et nuit le Ciel de leur venir en aide. Et qu'arriva-t-il ? Le Ciel leur fit cadeau d'un petit enfant. La joie qu'ils en ressentirent ne les empêcha point d'échanger quelques réflexions : – « Que faire à présent ? Qu'allons-nous devenir ? » disait le père. – « Nous voilà sur la paille, soupirait la mère. Comment, sans un rouge liard en poche, baptiser l'enfant ? » Ils se mirent cependant en quête d'un parrain et d'une marraine. Mais, bien que pauvreté ne soit pas vice, tous les voisins déclinèrent l'honneur.

Un matin, le jeune père sortit plus tôt que de coutume, à dessein d'inviter au parrainage le premier homme et la première femme qui se présenteraient à sa vue.

Il rencontra d'abord un homme. – « Tope ! », fut la réponse laconique de l'inconnu. Le parrain trouvé, il fallait encore découvrir la marraine. Une jeune femme d'une apparence agréable et modeste sort d'un cimetière. Elle accueille la requête avec un oui timide accompagné d'un sourire des plus gracieux.

Le jour du baptême venu, le parrain frappe à la porte de la chaumière avec un pain de six livres et une bouteille aux trois quarts pleine dans sa besace. Mais, l'instant d'après, la marraine fait son entrée chargée de présents et suivie d'un nombreux cortège.

Jamais on n'assista à pareille fête dans le hameau. Après le festin qui couronna ce beau jour, chacun s'en retourna chez soi et la marraine demeura seule avec les jeunes époux et l'enfant.

– Je ne sais, en vérité, comment vous témoigner ma reconnaissance, dit-elle en rougissant. Votre confiance et votre bonté me sont allées droit au cœur. L'aimable cérémonie où j'ai tenu un rôle si charmant et... et si peu fait pour moi... m'a émue plus que je ne saurais dire.

– Ah, Madame, c'est nous, c'est nous seuls qui devrions être confus de toutes les grâces dont vous nous avez comblés. Croyez-le bien, chère Marraine, notre gratitude ne saurait finir avec cette vie...

– La vie ! la vie ! – balbutia la marraine avec un sourire d'une douceur extrême mais qui découvrait un peu trop ses dents, qu'elle avait d'ailleurs fort belles.

– Eh quoi, Madame, se peut-il que, malgré votre jeunesse, vos charmes et la libre condition dont vous paraissez jouir, une secrète mélancolie...

– Plût à Dieu qu'elle fût secrète ! murmura la jolie marraine en baissant les yeux. Il me suffira de me nommer pour que tout secret s'efface entre nous. Je suis la Mort.

– Madame...

– Paix, paix, mes bons amis. N'ayez nulle crainte, du moins pour l'instant présent, ou plutôt celui qui vient, – car l'autre est déjà passé, observa-t-elle avec un soupir.

– Nous sommes de pauvres hères, Madame. Le lien qui nous rattache à la vie est bien tenu...

– Eh oui, je le sais... Mais mon destin est d'être redoutée et haïe, et l'angoisse et l'inimitié naissent de mes bontés comme de mes rigueurs. Vous me maudirez bientôt, car je vous apporte gloire, honneur et richesse, trois choses qui, par l'amour immodéré du monde qu'elles engendrent, font des morts de la plupart des vivants...

– Gloire, honneur, richesse ? Ah, Madame, comme nous avons raison de ne pas vous redouter et de soupirer après vous !

– Hélas, mes bons amis, le poison agit déjà ! Mais, encore un coup, éloignez toute crainte. Pour épargner à votre âme une destinée trop sévère, je veux que cette gloire, cet honneur et cette richesse soient la récompense d'un labeur honnête et profitable.

– Parlez, Madame. C'est bien contre notre gré que nous avons si longtemps chômé.

– Fort bien. Voilà donc ce que je propose, susurra la marraine en inclinant un peu son minois pâlot vers le jeune époux. Vous allez revêtir la robe et le bonnet du médecin. Quand vous serez chez le malade, j'apparaîtrai, pour vous seul, cela s'entend, tantôt au chevet et tantôt au pied du lit. Si c'est au chevet, le pauvre diable n'aura qu'à faire son testament. Mais si c'est au pied, vous pourrez lui annoncer une guérison certaine. Doué d'une clairvoyance aussi infaillible, vous détronerez en peu de temps les hommes de l'art les plus réputés et je vous vois déjà administrer votre ipéca et vos clystères à tous les financiers et à tous les chefs spirituels et temporels de ce monde.

Ayant mis ses mitaines et fait la révérence, la petite marraine se dirigea vers la porte en trotinant.

*

Il ne fut bientôt bruit, sous les lambris dorés comme sous le chaume, que de l'avènement, à l'horizon de la science, d'un astre nouveau dont les rayons bienfaisants éclipsaient toutes les gloires médicales présentes et passées. Un seul regard (et pour cause) suffisait au jeune docteur pour prononcer un verdict qui rallumait l'espoir dans l'âme des testateurs ou celle des légataires. Et ce qui le faisait surtout bien voir du public, c'était, en dépit ou peut-être en raison même du trouble qu'elle suscitait, l'extrême franchise qui éclatait dans ses paroles et dans ses actions. Avec lui, c'était toujours oui ou non ; dans le premier cas, il s'asseyait au chevet du malade et le rendait à la vie ; dans le second, il prononçait une parole charitable et montrait les talons, béni des héritiers et admiré des affligés.

Une si belle probité unie à une habileté sans égale ne laissa pas, après quelques mois de pratique, de procurer à notre homme tous les agréments d'une condition modeste mais respectable. Toutefois, le démon de l'orgueil et de la cupidité se glissant dans son cœur, il eut tôt fait d'attribuer ses succès à son seul mérite, qu'il lui tardait de faire éclater à la Cour d'un de ces potentats dont lui avait parlé sa libérale et singulière associée.

L'occasion si impatiemment attendue se présenta enfin. La fille aînée du Grand-Duc régnant tomba malade et le souverain fit mander notre oracle au Château. Il y court et trouve Dame Mort installée au chevet de la princesse. Il supplie la commère de changer de place et de ne pas s'opposer à une guérison dont il attendait un si grand profit. Mais, pour toute réponse, l'espiègle, dans un charmant sourire, se contenta de montrer ses trente-deux dents. L'émule d'Esculape eut alors recors à la ruse : il fit venir un lit tournant et, quand l'importune se plaçait au chevet, il lui suffisait de presser un bouton pour la renvoyer aux pieds de la malade. Ce petit jeu finit par lasser la bonne marraine ; elle s'éloigna pleine de dépit et, quelque temps après, notre docteur quittait à son tour le palais, tout enflé de sa victoire et caressant sous sa robe une bourse bien garnie.

Il venait à peine de prendre place à table en face de sa femme et de son enfant, lorsqu'un petit coup sec se fit entendre à la porte : c'était la bienfaitrice qui venait embrasser son filleul. Après qu'elle lui eût prodigué mille cajoleries et fait honneur à l'excellent repas, elle tira le docteur à part et lui conseilla de se mettre au lit, « pour réparer, dans un éternel repos, dit-elle, l'effet déprimant des veilles récentes ». L'infortuné, qui pensait à tout autre chose qu'à un délassement de ce genre, fit, cette fois-ci encore, tant et si bien qu'il obtint de sa jeune et belle protectrice trois jours pour se faire faire un cercueil digne d'un médecin aussi réputé. Le meuble fut exécuté selon ses plans et ses instructions, et lorsqu'on le lui apporta, il s'y coucha sur le ventre, contrairement à tous les usages reçus. « Je ne peux vous endormir, Monsieur, lui dit la marraine, que si vous prenez une attitude décente et plus conforme à vos propres aises. » La malheureuse victime s'étendit sur le dos, mais les mesures du cercueil étaient si bien prises que la position nouvelle ne permettait pas de le fermer. Après une heure ou deux de travail, la Mort, impatientée, commanda au Docteur de se lever et prit sa place pour lui montrer comment il s'y devait tenir. Le rusé ne l'eût pas plus tôt aperçue en cette posture, qu'il rabattit le couvercle, jeta le charmant objet sur une brouette et courut au grand galop l'enterrer dans la forêt.

*

Sept années s'écoulèrent, au cours desquelles personne ne mourut dans le monde. Ce miracle fut naturellement attribué aux élixirs du brave docteur. Déjà les hommes, familiarisés avec leur immortalité, commençaient à lui reprocher sa monotonie, lorsque des polissons qui gardaient les vaches dans la forêt entendirent des sanglots qui venaient de dessous terre. Ils se prirent à creuser, et quelle fut leur surprise quand du cercueil qu'ils découvrirent sortit une jeune femme vivante mais complètement desséchée. (C'est depuis ce jour-là que la Mort est représentée sous les traits d'un squelette.) Toujours aimable et souriante, la pauvre remercia ses petits libérateurs et alla s'asseoir sur un tronc mort dans une allée obscure qui conduisait à la maison du médecin. Quand celui-ci parut, elle prit une attitude de mendiante, en obtint une aumône et le supplia pour l'amour de Dieu de réciter un patenôtre à son intention. Le jeune docteur s'y prêta de bonne grâce, mais il n'eut pas plutôt prononcé la première syllabe de l'Amen, qu'il tombait, pour l'éternité, dans les bras de celle qui depuis de longues années l'aimait d'un amour secret et sans espoir comme la vie même.

Extrait des *Contes et Fabliaux de la vieille Lithuanie*



O. V. de Lubicz-Milosz

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur
LA PRÉSENCE SURNATURELLE
DE DIEU DANS LES ÂMES, par un Chartreux.

Documents d'Orient et d'Occident

Auguste Jundt, « Les amis de Dieu de la Haute Allemagne », extrait
des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris 1879.
Henri Blaze de Bury, « la visionnaire de Prevorst » (suite et fin),
Écrivains et poètes de l'Allemagne, Paris, 1851.
Clément Huart, « les derviches becktachis » (suite et fin), *Revue du*
Monde Musulman, IX, 1909.

Libres destinations

Lithuanie
« La marraine », extrait des *Contes et Fabliaux de la vieille Lithuanie*,
par O.V. de L.-Milosz.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2010